



## ROMANS

## la librairie de l'express

LA SOMME  
DE NOS FOLIES

PAR SHIH-LI KOW, TRAD. DE L'ANGLAIS  
(MALAISIE) PAR FRÉDÉRIC GRELLIER.  
ZULMA, 384 p., 21,50 €.

16/20

De la Malaisie, on imagine des kilomètres de palmiers plantés au carré et des sultans en brocart, gardés par des militaires belliqueux. Grosso modo. Le mot « riant » ne saute pas à l'esprit lorsqu'on évoque le pays. De là à lui supposer des littérateurs cafardeux, il n'y a qu'un pas. Qu'on se gardera de franchir après avoir savouré la potion magique de Shih-Li Kow, prix du Premier Roman étranger. *La Somme de nos folies* est la chronique à deux voix d'un village malaisien encastré dans les montagnes.

Deux rivières, trois lacs et des inondations d'anthologie à la mousson. Une maison entière calquée au bled d'à côté et un



crocodile sur le toit d'un Aribus, des gosses qui pagayent dans un wok et la vie qui reprend après la décrue. Le quotidien comme il vient.

Avec ses rites et la lente invasion de la modernité. On n'est pas des sauvages à Lubok Sayong, seulement des gens plus folkloriques que la moyenne. Auyong, patron chenu d'une conserverie de litchis, et Mary Anne, orpheline de 11 ans adoptée à la volée, racontent tour à tour. Les visites catastrophiques d'édiles en période d'élection, l'homme aux quatre épouses de différentes

nationalités et Miss Boonsidik, un transgenre qui va transformer le patelin en paradis des gays. Mais aussi le petit garçon enterré dans un jardin qui sort de son trou pour gambader. L'étrange et le réel secoués en cocktail sucré, vitaminé, aux couleurs pastel, par deux narrateurs aussi allumés que des becs de gaz. Charmants subterfuges pour décrire à échelle miniature les secousses d'un pays multiculturel, traditions vaguement remisées au profit du progrès. Des soupirs de regret entre les sourires en minuscules. La rondeur malaisienne emballée de papier argent, comme un cadeau. Merci, pour ça et le reste. **S. B.**



## la librairie de l'express

### LE RITUEL DES DUNES

PAR JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS.  
ZULMA, 288 p., 20 €.  
**16/20**



Vous vous plaignez des ouvrages nombrilistes, intimistes ou simplistes et préférez les récits imaginatifs, exotiques et acrobatiques. Alors, il vous faut lire *Le Rituel des dunes*, le roman de Jean-Marie Blas de Roblès, l'auteur de *Là où les tigres sont chez eux*, prix Médicis 2008. Direction Tientsin, mégapole neigeuse et crasseuse du nord de la Chine, qui fut un temps sous l'emprise de concessions étrangères, de 1860 à 1946 pour la concession française. En provenance du Brésil, le Français Roetgen débarque à l'Institut des langues et se retrouve plongé

# ROMAN

dans un milieu d'expatriés, où « la proportion de déséquilibrés, d'ivrognes et de malades mentaux y dépassait très largement le taux admis par les statistiques ». Au sein de cette faune se trouve l'excentrique Américaine Beverly, ex-pauvre de Detroit, ex-millionnaire de New York, dans les bras de laquelle Roetgen s'oublie par intermittence. Pour l'apaiser ou l'aider à s'endormir, le jeune amant lui raconte, mais dans un certain désordre, le polar qu'il s'amuse à écrire à quatre mains avec un ami de Pékin, un polar au titre sybillin, *Section découpage des porcs* : l'histoire de l'Allemand Hugo, enseignant à l'Institut, qui cherche à reconstituer la vie de son père, personnage trouble ayant travaillé à Tientsin jusqu'en 1950. Une quête perturbée par une succession de meurtres et l'apparition d'une secte mafieuse...

La plume experte de Blas de Roblès enchevêtre les récits, passant de Roetgen à Hugo, d'une pique envers le régime chinois à un bon mot sur les travers des Occidentaux, des coucheries à la folie crescendo de Beverly, de l'atmosphère décatie des grands hôtels aux lubies d'un certain Canadien, « ce con de Laffite », bien décidé à passer la nuit dans la Cité interdite. Lors d'un week-end dans la station balnéaire de Beidaihe, dont la réputation date de la période glorieuse des concessions étrangères, Roetgen comprend qu'il se lasse de Beverly. Mais n'est-ce pas trop tard ? On dirait parfois *Shanghai Express*, le film de Josef von Sternberg, revisité par Raymond Chandler. Ça sent l'opium, le whisky et l'ironie à plein nez ! Enquête menée, on apprend que Blas de Roblès, le natif de Sidi Bel Abbès, a enseigné quelque temps en Chine. On s'en doutait un peu. **M. P.**



## LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

CE QU'ICI BAS NOUS SOMMES

PAR JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS.

ÉD. ZULMA, 288 P., 20 €.

\*\*\*\*\*

EN OUVRANT LE NOUVEAU ROMAN de l'auteur de *Là où les tigres sont chez eux*, il faut être prêt à perdre quelques repères pour se laisser entraîner dans des huis clos parallèles. Où se trouve-t-on ? Sur les rives du lac Calafquén, au Chili, où le narrateur soigne son esprit malade ? Ou sommes-nous à Zindan, cette cité fantastique au cœur du désert libyen, où le héros, anthropologue émérite, consigne toutes les étrangetés qu'il découvre ? Des QR codes anachroniques tatoués à même la peau, un aviateur perdu dans les dunes, un dieu anthropomorphe, des hommes cannibales et mangeurs de crevettes... Le talent de Jean-Marie Blas de Roblès consiste à nous convaincre avec un tel foisonnement de détails – et d'illustrations – qu'on ne doute presque plus.

Il s'agit là d'un voyage hors du temps et de l'espace, mais aussi d'un périple dans les méandres de l'esprit. Retrouver son chemin pour s'échapper de Zindan, comme retrouver la raison pour s'échapper de la « cure » du lac Calafquén. Les compagnons « civilisés » du Chili ne sont pas moins déroutants que les habitants « sauvages » du village libyen. Mais, alors qu'avance le récit, le narrateur devient-il de plus en plus fou ou de plus en plus lucide ? Pour ajouter à la confusion, l'auteur ne manque pas de rappeler en préambule qu'il s'inspire de la vie d'un personnage ayant réellement existé, l'historien de l'art allemand Aby Warburg. Sans se départir d'un humour grinçant, Jean-Marie Blas de Roblès offre des scènes peuplées de personnages fascinants. Quand l'enfermement se conjugue avec l'évasion, et les meilleures découvertes se font lorsque l'on accepte de se perdre...

**HAMDAM MOSTAFAVI**





## spécial rentrée littéraire

### EN TROIS MOTS

#### AUDUR AVA OLAFSDOTTIR

##### **Rhubarbe**

Avec ses « tiges d'un rouge éclatant coiffées de vert », elle pousse sans compter sur cette île islandaise. Malgré son jeune âge et ses jambes invalides, Agustina est à la manœuvre lors de la récolte, avant que ne commence la saison du boudin. Eglefin bouilli, truite... la vieille et douce Nina veille sur l'adolescente surdouée aux béquilles dans ce beau roman de l'auteur de *Rosa candida*.

##### **Oiseaux**

Ils sont partout, dans le ciel et dans les têtes. Agustina rêve d'avoir des ailes ; sa mère, naturaliste, mène ses recherches en Afrique, et son père, l'océanographe, est reparti, tel un oiseau migrateur, sur les océans. Quelques lettres maternelles parviennent à la jeune fille, qui scandent

ce recit tissé des mille pépites d'un quotidien où la nature et les hommes vivent en osmose.

##### **Montagne**

Elle fait 844 mètres de hauteur ! Personne, sur l'île, ne songe à la gravir. Mais, sur sa plage de sable noire, Agustina sait qu'elle ira là-haut, un jour, regarder le monde. Voire s'envoler. Comme les lecteurs, emportés par la montagne de mots enchanteurs, l'humour tout en finesse et les portraits aux petits oignons de la romancière. **M. P.**



★★★★★

LE ROUGE VIF DE LA  
RHUBARBE, par Audur Ava  
Olafsdottir. Trad. de l'islandais  
par Catherine Eyjolfsson.  
*Zulma*, 160 p., 17,50 €.



livres



F. WOODWARD/RETNA

*Dans la tête d'une femme prise au piège du soupçon.*

## Le syndrome d'Othello

**Roman** • *La folle enquête d'une épouse jalouse, sous la plume féroce et ironique de l'Israélien Benny Barbash.*

Un long cheveu blond trouvé sur la bretelle du maillot de corps de son mari, et la vie de Zahava part en vrille. Convaincue de l'infidélité de Dov, son époux depuis plus de trente ans, la quinquagénaire de Jérusalem a recours aux services d'un détective, qui livre un verdict sans appel : aucune blonde à l'horizon dans le quotidien de Dov, brillant avocat surchargé de travail et mari plutôt attentionné même si la routine a depuis belle lurette affadi les relations du couple. « L'absence de preuve n'est pas une preuve d'absence », martèle Zahava qui enquête de son côté : mise à sac du bureau de Dov avec crochetage de serrures, intrusion dans son ordinateur et son portable, tentative de séduction sur son blog littéraire, histoire de tester sa solidité... L'imagination folle de l'épouse n'a pas de limites, ses soupçons tournent à l'obsession. Nul doute,

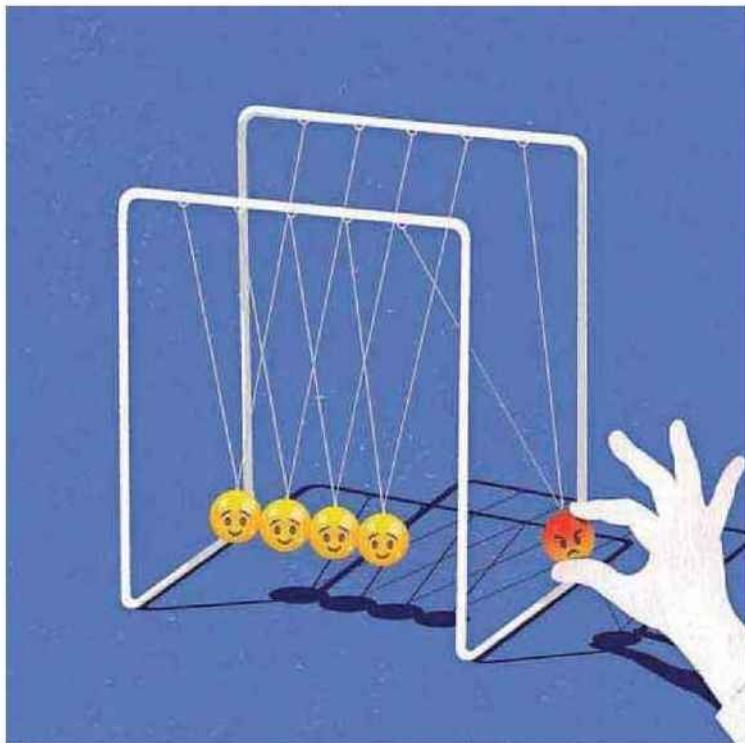
Zahava est atteinte du syndrome d'Othello, ce personnage de Shakespeare qui tue sa femme, Desdémone, parce qu'il la soupçonne à tort d'infidélité.

Au fil de ce récit virtuose, riche en diaboliques mises en abyme et en interrogations loufoques, il sera aussi question, entre humour et cynisme, de religion, d'atelier d'écriture, de milieu littéraire, de psychothérapie... Né en 1951, cofondateur du mouvement La Paix maintenant, le romancier, scénariste et dramaturge israélien Benny Barbash fait feu de tout bois. Et confirme, après *My First Sony*, *Little Big Bang*, et *Monsieur Sapiro*, qu'il est l'une des voix les plus talentueuses du Proche-Orient. **M. P.**



LA VIE EN CINQUANTE MINUTES, par Benny Barbash. Trad. de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech. *Zulma*, 368 p., 22 €.

## Numérique



CÔTÉ OSCUR

### Réseaux sociaux : le salaire de la haine

L'assassinat de Samuel Paty repose la question de la responsabilité des plateformes. Malgré des efforts, leurs algorithmes continuent de polariser la société.

EMMANUEL PAQUETTE

**G**uillaume Chaslot n'est pas comédien. Pourtant, le moteur de recherche de Google, pour lequel il a travaillé durant plusieurs années en Californie, semble le présenter comme tel lorsque l'on tape son nom. Si cet ingénieur en intelligence artificielle a bien participé à un film, il s'agit

en réalité d'un documentaire à succès dans lequel il apporte un témoignage particulièrement critique sur son ancien employeur. *Derrière nos écrans de fumée* (*The Social Dilemma*), diffusé depuis quelques semaines sur Netflix, fait couler beaucoup d'encre et de pixels. A ses côtés, d'anciens responsables des plus grands réseaux sociaux (Facebook, Twitter, Pinterest...),

des « repentis » de la Silicon Valley, décortiquent et dénoncent la façon dont fonctionnent les services développés par leurs soins, destinés à capter à tout prix l'attention et le temps des internautes pour le vendre ensuite à des annonceurs. Un modèle lucratif, dans lequel les données des utilisateurs deviennent la matière première, scrutée à la loupe pour anticiper les envies et les besoins. « Quand je travaillais pour YouTube (filiale de Google), de 2010 à 2013, j'ai tenté de leur expliquer que l'algorithme de recommandation favorisait la circulation des théories les plus toxiques, des clashes et de l'extrémisme, se souvient Guillaume. Mais ils m'ont répondu que ma méthodologie était mauvaise. » Depuis, ce diplômé de l'université de Maastricht a créé son association, AlgoTransparency, afin de démontrer la viralité plus importante de certains types de contenus erronés comme « la Terre est-elle plate ou ronde ? » ou « Théorie de l'évolution contre créationnisme ». « Après les différents scandales survenus ces dernières années, YouTube a reconnu que j'avais raison et a fait des efforts pour lutter contre ce phénomène. Même si, aujourd'hui, cette société et ses pairs sont à nouveau pointés du doigt », ajoute-t-il.

Facebook, Google, Twitter, Snapchat, TikTok : tous ont été convoqués Place Beauvau la semaine dernière par Marlène Schiappa, la ministre déléguée chargée de la Citoyenneté, afin de s'expliquer sur leur rôle dans l'attentat ayant coûté la vie à Samuel Paty. Dans une vidéo diffusée sur ces réseaux le 7 octobre, le père d'une d'élève du collège du Bois-d'Aulne (Conflans-Sainte-Honorine), appelait en effet les parents à demander des sanctions contre le professeur d'histoire-géographie, qui avait montré des caricatures de Mahomet lors d'un cours sur la liberté d'expression. Le 16 octobre, l'enseignant était assassiné par un terroriste en fin d'après-midi, l'image de sa décapitation circulant ensuite sur les plateformes Internet durant toute la nuit. Le cliché a été enlevé rapidement par Twitter, avant même la demande des autorités françaises, mais moins vite par Facebook. « La lutte contre la haine et le terrorisme en ligne est une priorité absolue pour nous depuis de nombreuses années, indique la société dirigée par Mark Zuckerberg. Nous ne cessons de renforcer nos règles en la matière et avons massivement investi pour renforcer nos équipes et développer des technologies visant à éradiquer la haine. »



Ces dernières années, Facebook a en effet mis les moyens pour faire le ménage dans ses contenus, avec 15 000 personnes spécialement chargées de les modérer. A cela s'ajoutent des procédés de détection automatique fondés sur l'intelligence artificielle. Des process renforcés qui, estime le réseau social, lui ont permis de repérer au deuxième trimestre 94,5 % de messages haineux et 99,6 % de contenus terroristes, avant même leur signalement par des internautes. Ont également été fermées les pages de l'humoriste Dieudonné pour ses « discours de haine », comme l'avait fait YouTube précédemment. Les deux plateformes américaines ont par ailleurs annoncé leur volonté de retirer les vidéos et les publicités contre la vaccination, à l'heure où les laboratoires cherchent à élaborer un sérum contre le Covid.

### L'objectif de la collecte de données, c'est d'influencer les humeurs et les comportements

Mais cette lutte a aussi ses limites. D'une part, elle se fait en complète autorégulation, à partir de données internes – auxquelles seules ces sociétés ont accès. Aucun organisme extérieur ne peut vérifier l'authenticité de leurs déclarations. D'autre part, cette modération ne doit pas venir trop affecter leur modèle économique, fondé sur la publicité. Likes, partages, commentaires, retweets... toutes les interactions avec les éléments publiés améliorent leur connaissance des utilisateurs, afin que leur ciblage soit le plus fin possible pour le monétiser ensuite auprès des annonceurs. Une recette magique qui fonctionne aujourd'hui à plein. L'an dernier, aux Etats-Unis, Facebook et Google captaient à eux deux 59,3 % du marché des dépenses publicitaires en ligne, soit 76,5 milliards de dollars sur un total de 129,06 milliards, selon eMarketer.

Hors de question de casser cette machine à cash, comme le démontre l'ouvrage *L'Age du capitalisme de surveillance* (Editions Zulma). Son auteure, Shoshana Zuboff, enseignante à Harvard, y relate les propos d'un ingénieur : « L'objectif principal de la plupart des gens qui travaillent

sur les données chez Facebook, c'est d'influencer et de modifier les humeurs et les comportements des gens. Ils le font en permanence, en vous faisant "liker" tel article, cliquer davantage sur telle pub... C'est la façon dont fonctionnent tous les sites Internet : tout le monde le fait et tout le monde sait que tout le monde le fait. » Dans cette course à l'attention, tous les moyens sont bons pour retenir l'internaute en suscitant chez lui une ou plusieurs des six « émotions de base » telles que définies par le psychologue Paul Ekman : colère, peur, tristesse, joie, dégoût et surprise.

Dès lors, les propos les plus clivants, les messages les plus partisans et les articles les plus critiques circulent rapidement car ils engendrent une réaction, un engagement des utilisateurs. Une récente note interne dévoilée par le quotidien *The Wall Street Journal* mentionnait en mai dernier qu'une équipe de Facebook avait alerté son PDG à ce sujet. « Nos algorithmes exploitent l'attrait du cerveau humain pour la division. Si rien n'est fait, nous proposerons aux utilisateurs de plus en plus de contenus qui divisent dans le but d'attirer leur attention et d'augmenter le temps passé sur la plateforme. » Et ce temps, c'est de l'argent. La direction a mis de côté cet avertissement.

En effet, les dirigeants déambulent sur une ligne de crête entre la menace d'être accusés d'actes de censure et d'atteintes à la liberté d'expression, et celle de ne rien faire contre le harcèlement, le terrorisme et la haine. Mais cette posture n'est plus tenable et nuit à leur image. Dans un sondage publié le 15 octobre par le centre d'études Pew Research Center, 64 % des Américains considèrent que les réseaux sociaux ont un impact principalement négatif sur leur pays. En Europe, ils se sont engagés à suivre le code de conduite des Vingt-Sept pour la lutte contre les propos haineux. Mais cela ne répond pas nécessairement aux questions de polarisation de la société civile autour de certains thèmes politiques. « Twitter a une démarche intéressante, juge un représentant de la haute administration française. Il propose aux utilisateurs de lire un tweet et de le commenter avant de le partager. Cela oblige le lecteur à prendre un peu plus de temps et cela ralentit la circulation des informations. » Ce « Slow Web », imaginé par l'écrivain Jack Cheng dès 2012, cherche à casser la dictature de l'instantanéité. Une piste pour retrouver un peu de sérénité. \*



## culture

Le destin de jumeaux, une vie en pourcentages,  
une peintre réinventée, une révolte à Alger,  
une manipulation haut de gamme... Les choix de L'Express.

# NOS COUPS DE CŒUR

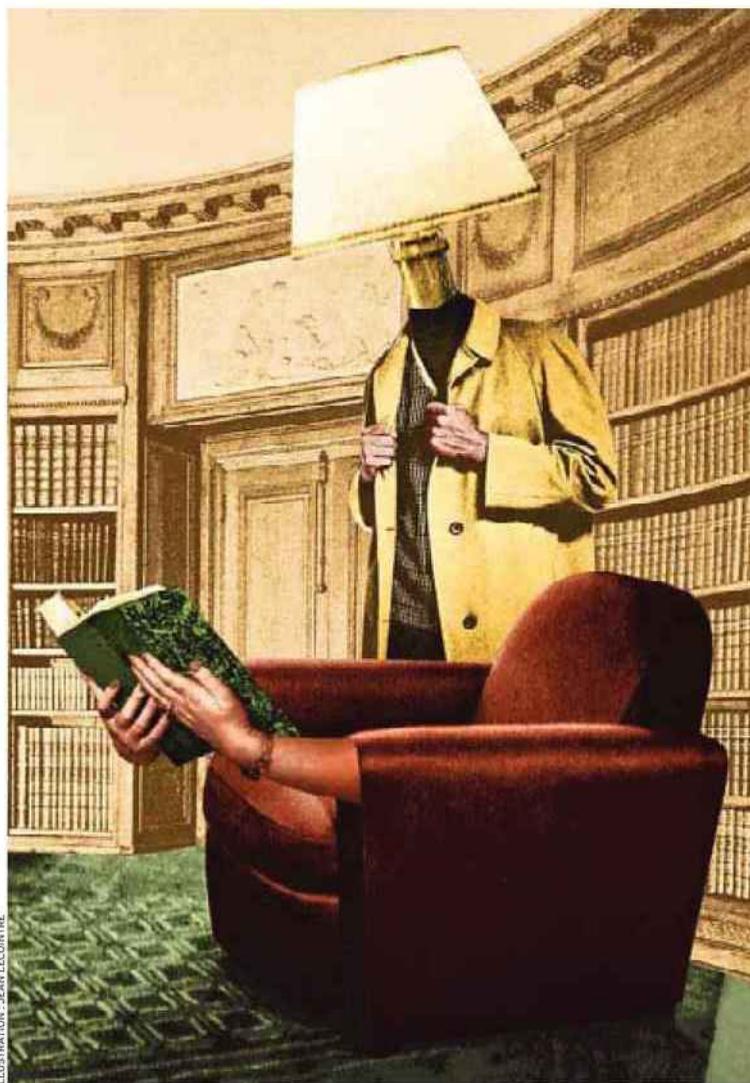


ILLUSTRATION : JEAN LECONTE



## Au fil de Lodz

L'enfer du ghetto polonais,  
un roi nu, des braves  
et un petit garçon  
bouleversant en fil rouge.  
Avec *Un monstre et  
un chaos*, Hubert Haddad  
frappe droit au cœur.

Par Sandra Benedetti

**A**riel, au prénom d'archange. Alter, qui signifie « ancien » en yiddish. Ariel et Alter, des jumeaux, frères en miroir. A deux, ils ne sont qu'un. Ils ont à peine 10 ans et déjà l'exil en balluchon. Réchappés en catastrophe de Lodz, hébergés chez un forgeron de Mirlek avec leur mère égarée dans ses fredons, ils ont tout oublié des jours de cendre précédant leur départ. La Pologne vibre de rumeurs de pillages et d'émeutes. Le boycott des juifs s'organise, l'Holocauste à venir encore en braises. Une nuit de septembre 1939, le tonnerre de fer de la Wehrmacht éclate sur Mirlek. Ariel, la mère et l'homme des forges sont assassinés, la bourgade incendiée, Alter détale à perdre l'âme. Partout, des maisons éventrées, des cadavres pâles comme la neige, des êtres hébétés que la dignité garde debout sous la pluie drue des bottes allemandes.

Alter, l'enfant au reflet dérobé, a perdu son nom dans ses errances. Baptisé Jan-Matheusza, il s'en retourne à Lodz, vagabond anonyme de la grande ville. Chaos en sang et lumière. Les nazis mitraillent au faciès, enferment les juifs dans les quartiers pouilleux, mais ne peuvent empêcher les bougies et les chants d'éclairer les synagogues d'infortune. Le doyen Chaïm Rumkowski s'autoproclame seigneur du ghetto. Valet obséquieux de l'occupant, il mue le mouiroir en industrie au service du Reich. Il a réellement existé, ainsi que d'autres



HUBERT  
HADDAD

personnages du roman. Primo Levi a scruté ses ambiguïtés. Hubert Haddad le modèle en Ubu roi des enfers, fanfaron et cauteleux, arpentant en majesté son palais d'ossements, haranguant des squelettes.

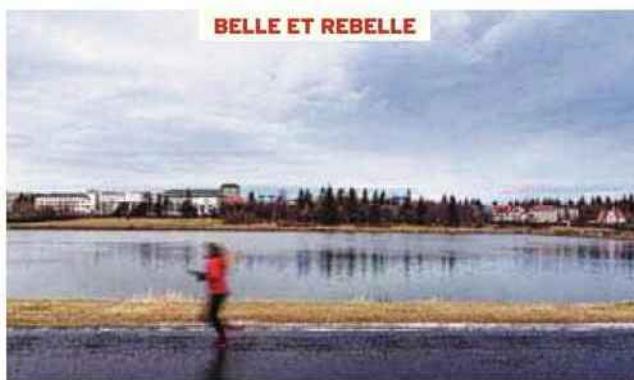
Au revers du cauchemar, Haddad brode des existences accolées aux songes, qui sont les mensonges des humains pris d'effroi. Un marionnettiste donne ses rêveries en spectacle de pantins face à un public affamé de miracles. Jan-Matheusza, lui, s'accroche aux ailes de son archange : son frère Ariel, ressuscité en poupée géante façonnée de ses mains. Sur la scène du marionnettiste comme dans la crypte qui les abrite, le garçonnet et son double en bois de tilleul se confondent, jumeaux réincarnés jusqu'à la folie. La langue somptueuse d'Hubert Haddad se suspend à ces prodiges de la survie, sème les monnaies d'or de bouleaux en automne derrière les barbelés, brasille dans la gueule du Moloch comme ces vies de bouts de chandelle qui refusent de s'éteindre. Comme cet enfant qui se consume parmi les tombes, feu follet dans les ténèbres du monde. Sublime d'humanité farouche. **S. B.**

**UN MONSTRE ET UN CHAOS**

PAR HUBERT HADDAD, ZULMA, 368 p., 20 €.



## la librairie de l'express



O. BJARNASON/CULTURA CREATIVE/AFP

### Le feu sous la glace

**E**n avant, calme et droit... Assurément, Audur Ava Ólafsdóttir tient ferme les rênes de son sixième roman, *Miss Islande*. Comme à l'accoutumée, l'auteure de *Rosa Candida* déploie des couronnes de mots enchanteurs, tout en poésie et en délicatesse. Mais fait montre, aussi, d'une sereine détermination avec cette histoire de résistance à l'ordre établi. Son héroïne, jeune femme éprise de liberté et d'absolu, a un nom de volcan, Hekla – ainsi baptisée par un père fou de lave et de pluie de cendres –, mais elle devra longtemps dissimuler sa flamme créatrice et publier sous pseudonyme. Car, à l'époque, en Islande, pays des trolls et des phoques, les poètes sont des hommes, exclusivement.

Dans l'autocar qui l'emmène à Reykjavik en 1963, à 21 ans, loin de sa famille et de la province des Dalir, elle lit l'*Ulysse* de Joyce à l'aide d'un dictionnaire anglais-islandais. Son voisin de bus n'en a cure. Il tient absolument à ce que la jeune fille, « belle à faire taire les goélands », brigue le titre de Miss Islande. Chacun à sa place... Plus tard, d'ailleurs, Hekla écrira en cachette de son nouveau compagnon, le jeune poète bibliothécaire Starkadur. Seuls deux amis sont dans la confidence : Isey, mariée et mère de famille à 22 ans, qui, préférant, elle aussi, l'écriture à la vie, retranscrit frénétiquement les faits quotidiens dans son journal intime, et Jon John, le « déviant », souffre-douleur de tous les équipages des chalutiers sur lesquels il travaille. Loin de la carte postale, l'Islande, 170 000 âmes, est bien ce « maudit bout de terre oublié de Dieu », où les serveuses, dont les clients tripotent le corps sans vergogne, sont payées deux fois moins que les serveurs, et où les homosexuels, comme les Noirs, sont exclus de l'armée et considérés comme des violeurs d'enfants ou (et) des communistes. Jon John n'a qu'une obsession : briser les chaînes, traverser l'océan, aller voir ailleurs si le monde est meilleur, et entraîner Hekla, sa « Miss Aurore boréale », dans son sillage. Un roman... magnétique. **M. P.**

#### MISS ISLANDE

PAR AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR, TRAD. DE L'ISLANDAIS  
PAR ERIC BOURY. *ZULMA*, 272 p., 20,50 €. **18/20**

7 février 2016

*L'ombre animale*, Makenzy Orcel, Zulma, 2016

La narratrice, une femme donc, est morte de mort naturelle, chose assez rare dans son pays pour être mentionnée. Pas de vaudou, pas de tonton macoute avec sa machette. Sa voix s'élève de son abîme pour raconter son histoire. Makenzy, le père violent et alcoolique, Toi, la mère qui subit depuis son enfance comme beaucoup de femmes du pays, Orcel le frère, différent, calme, mutique. D'autres personnages viendront dans ses souvenirs, l'Autre, l'Inconnue, l'Envoyé de Dieu, le Maître d'école, la Famille Lointaine, ... Tous participent à la vie misérable de cette famille et plus globalement des familles du quartier de cette ville.

Makenzy Orcel étant haïtien, on pense bien sûr qu'il a situé son histoire dans son pays, à Port-au-Prince, dans un de ses bidonvilles, les tristement célèbres tontons macoutes dont il parle permettent de s'assurer du lieu. Ce qui frappe avant tout dans ce roman, c'est la forme : pas de majuscule, sauf au noms propres -eux-même des noms communs utilisés comme des noms de personnes, sauf Makenzy et Orcel-, une longue phrase ponctuée seulement par des virgules -et quelques points de suspension en seconde partie. Cette omniprésence de la virgule donne un rythme très particulier au texte, une rapidité évidente, mais aussi peu de temps morts, de respiration, ce qui parfois provoque des insuffisances respiratoires et des besoins d'arrêter sa lecture. Mais quel souffle ! Makenzy Orcel est comme un slameur ou un rappeur qui viendrait nous scander sa prose dans un rythme fou, et nous spectateurs, nous serions à la fois débordés, en manque de respiration et totalement fascinés. Son exercice est magistral, ainsi que le dit l'éditeur, son écriture itou.

Le contenu est dans la même veine, dur, violent avec peu d'espoir, et finalement très beau. Il y est beaucoup question d'extrême pauvreté, d'alcoolisme, de prostitution, de promiscuité favorisant l'inceste, les viols. Les femmes ne sont pas bien loties qui ont souvent des maris violents et alcooliques, qui dépensent le peu qu'ils gagnent à boire ou avec des prostituées. Elles subissent, comme Toi, du plus jeune âge jusqu'à la fin tout cela sans rien dire sous peine d'être frappées : « *Toi pleurait toutes les larmes de son corps, c'était tout ce qu'elle était autorisée à faire, pleurer, se soumettre, sa condition de fille vendue par ses parents à un homme qu'elle n'avait rencontré que le jour même de ce sinistre marché ne lui permettait pas d'autres libertés qui de toutes façons n'existaient pas, enjoignant de garder une distance raisonnable, comme si elle n'était qu'impureté et déveine, tout lui était interdit* » (p.55). Les hommes ne vont guère mieux, ils cachent leur détresse et souvent leur jeunesse abominable dans ces excès : « *il [Makenzy] avait déjà assez vu, assez vécu pour ne pas savoir qu'il était trop tard, qu'il n'y avait plus rien à faire, que l'alcool à appeler à la rescousse, encore un verre, et s'estompaient les horreurs de l'enfance, se cicatrisaient les blessures, les labyrinthes de cette ville, mieux valait être bourré, vraiment bourré, enveloppé d'un univers de coton, le monde était subitement d'une admirable beauté* » (p.252)

Faire du beau, du très beau avec du laid du très laid, ce n'est pas donné à n'importe quel écrivain -certains dont je tairais les noms font aisément l'inverse- Makenzy Orcel m'avait déjà enchanté avec [Les immortelles](#), son premier roman. *L'ombre animale* porte en lui la même puissance, la même poésie bien qu'il adopte un style totalement différent. La marque des grands. Assurément.



CULTURE

# LA LIBRAIRIE DE L'EXPRESS



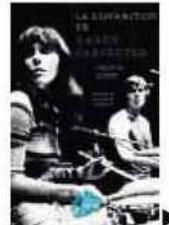
## ROMAN

### ÖR

PAR AUDUR AVA OLAFSDOTTIR, TRAD. DE L'ISLANDAIS PAR CATHERINE EYJOLFSSON. ZULMA, 240 P., 19 €.

♥♥♥♥♥ Décidément, l'auteure de *Rosa candida* ne laisse pas de nous épater ! Après ce premier roman qui l'a révélée au public français en 2010, cette Islandaise, née en 1958, a constamment renouvelé sa partition sans rien perdre de sa subtilité, de son humanité, de sa fantaisie. Rebelote avec cette cinquième fiction, d'une gravité jamais pesante, où elle fait parler un certain Jonas, 49 ans, très habile de ses mains, mais décidé à en finir avec la vie. Divorcé, déprimé, il n'a pas touché le corps d'une femme depuis « huit ans et cinq mois » et est « malheureux ». Surtout parce que son ex, Gudrun, vient de lui faire savoir que leur fille de 26 ans, Gudrun également, n'est pas de lui. Et ce n'est pas sa mère, encore une Gudrun, confinée dans une maison de retraite et dont l'esprit vacille (drôlement, certes), qui lui remontera le moral. A défaut de se suicider, il s'envole vers un pays « dangereux », autrefois en guerre, dans l'espoir d'y laisser sa peau...

C'est une histoire de cicatrice(s) – « ör » en islandais – que raconte ce délicat roman. Celles du corps, du cœur, de l'âme. C'est, in fine, une histoire de réparation(s). Réjouissante, mine de rien. **D. P.**



**PREMIÈRES NEIGES  
SUR PONDICHÉRY**

PAR HUBERT HADDAD.

ZULMA, 192 P., 17,50 €.

♥♥♥♥♥ C'est le charme inimitable des récits d'Hubert Haddad : l'audace de prendre le parti de ceux que le tribunal de l'Histoire n'a pas sauvés. En ces temps de choc des ignorances,



ce parti pris fait du bien. Et la liberté d'Haddad se révèle salutaire. Son héros, Hochéa Meintzel, violoniste de son état, est un homme des arrachements. Traumatisé par un attentat islamiste, il quitte son refuge, Jérusalem, de la même façon qu'il a déserté son berceau familial, Lodz, en Pologne. Hué par son public qui ne le comprend plus, Meintzel accepte de se rendre en Inde, à l'invitation d'une académie de musique. Meintzel, c'est son honneur et son pari, veut échapper à la servitude de la racine. Le livre d'Hubert Haddad construit ainsi une nouvelle Babel. « Le mélange des langues en temps de paix est la plus belle musique », affirme-t-il. Flirtant parfois avec l'essai, ce roman s'ouvre sur une citation d'une haute figure du hassidisme : « Ecris le chant joyeux de la guérison [...] et de ton futur ainsi tu te souviendras. » **A. Lx**



## CULTURE



Oranie Harkis dans la région d'Oran, en 1955. Le sort qui leur sera réservé les exilera doublement.

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

Partis à l'assaut de la mémoire de leurs parents, Alice Zeniter, Jean-Marie Blas de Roblès et Brigitte Giraud livrent un passionnant éclairage sur la colonisation et les « événements ». Sans tabou.

# LEVER DE RIDEAU SUR L'ALGÉRIE FRANÇAISE

PAR MARIANNE PAYOT

**C**irculez, y a rien à dire! « Les mois qu'ils viennent de vivre seront comme un secret, une expérience embarrassante qu'ils tairont instinctivement. » Le silence, c'est bien ce qui s'est abattu en ce mois de juin 1962 sur les appelés de Brigitte Giraud, héros d'*Un loup pour l'homme*. Tout comme sur les harkis d'Alice Zeniter ou les pieds-noirs de Jean-Marie Blas de Roblès. Mais voilà, hors de tout anniversaire, cinquante-cinq ans après la fin de la guerre d'Algérie, les romanciers prennent la plume. Pour raconter, témoigner, apaiser. Ils sont enfants de la première ou de la seconde



**Pieds-noirs** Une fois rapatriés en France, ils tairont longtemps leur histoire.

génération d'exilés et proposent, sous différents angles, le récit lumineux de leurs origines. « Quand tu sens que personne n'a envie de t'écouter, tu ne parles pas, explique Brigitte Giraud, pour justifier le long mutisme de son père, jeune appelé de 1960. Mais, maintenant, il y a urgence, les derniers témoins sont en train de disparaître. »

**L**e pied-noir Blas de Roblès, auteur de *Dans l'épaisseur de la chair*, renchérit : « Il m'a fallu des années pour déverrouiller la mémoire scellée de mon père et digérer mes propres traumatismes. J'ai enfin acquis la nécessaire bienveillance en face des faits. » De son côté, Alice Zeniter (*L'Art de perdre*), petite-fille de harki, constate : « Le temps a fait son œuvre, qui permet le détachement. Je peux raconter, contrairement à mon père, qui refusait d'être identifié par les actes de son propre père. » Où l'on s'aperçoit que c'est, en fait, tout le peuple français qui a glissé ce passé

**“Il y a urgence, les derniers témoins sont en train de disparaître”**

sous le tapis. A peine évoquée à l'école, tue par ses protagonistes et les gouvernements successifs, l'histoire de la guerre d'Algérie (« on disait “les événements” jusqu'en 1999 », rappelle Brigitte Giraud) n'aura cessé d'engendrer les polémiques. Jusqu'à ces derniers temps, à en croire le tollé provoqué par Emmanuel Macron évoquant, pendant la campagne présidentielle, le « crime contre l'humanité » de la France coloniale.

Avec leurs fictions et celles de quelques autres – le jeune appelé insoumis d'Yves Bichet (*Indocile*, Mercure de France), l'architecte Fernand Pouillon et quelques Oranais sous la plume de Marie Richeux (*Climats de France*, Sabine Wespieser), l'éditeur de Camus, Edmond Charlot, ausculté par Kaouther Adimi (*Nos richesses*, Seuil) –, les écrivains font bouger les lignes et comblent les blancs. Sans dogmatisme, ostracisme ou aigreur. Puissent leurs romans, qui

se répendent, mettre à mal l'ignorance et la méfiance, sources de turbulences toujours promptes à resurgir. Comme une œuvre de salut public...

## DÉCOMPLEXER LA PAROLE DES HARKIS

« Je me souviens de rien », n'a cessé de lui répéter son père. Il fallait plus que cette mémoire trouée pour dissuader Alice Zeniter de creuser, fouiller et déterrer les racines des harkis. En bonne normalienne, la jeune et talentueuse romancière, prix du Livre Inter 2013 pour *Sombre dimanche*, a multiplié les lectures d'essais et de romans, embrassé les deux rives de la Méditerranée, s'emparant avec maestria de l'histoire lestée de non-dits des anciens supplétifs et de leur descendance – soit une communauté de quelque 500 000 citoyens français. Un incroyable destin, des villages algériens aux cités HLM en passant par les camps de transit du sud de la France.

« Si parole il y a pu avoir, elle a toujours été perçue comme politisée et revendicative parce qu'elle était agitée par les mouvances proches de l'OAS, explique l'auteur. Et d'emblée stigmatisée comme étant une parole d'extrême droite. Le recul et la fiction permettent d'entrer dans cette histoire par le détail et les sensations. » Résultat : un roman foncièrement humain sur l'Algérie française de 1830 à 1962 et sur le sort réservé en France aux familles de harkis. Une belle façon aussi d'analyser avec finesse les problèmes identitaires des fils d'immigrés dans la société contemporaine.

**A**li, Hamid, Naïma... trois générations, trois destins. Notable enrichi grâce au commerce de l'huile d'olive, Ali, le patriarche, veille sur les siens dans son village des crêtes de Kabylie, près de Palestro. Engagé dans l'armée française lors de la Seconde Guerre mondiale, il est très vite confronté, après l'appel à la « lutte nationale » de novembre 1954, aux

AFP



exigences et aux exactions du FLN : collecte de l'impôt révolutionnaire, demande d'abandon des pensions d'ancien combattant, embuscade sanglante de Palestro... une suite d'événements qui, mis bout à bout, vont le faire pencher du côté des autorités françaises. « On ne parle pas ici de gens qui ont fait un choix par amour pour la France, mais qui ont fini par opter pour un camp, presque inconsciemment », souligne Alice Zeniter. Ce sont d'autres camps qu'ils découvrent, inhospitaliers, insalubres, lors de leur arrivée dans une France peu reconnaissante après l'indépendance de l'Algérie, durant le terrible hiver 1962. Des années de misère dont Hamid, le fils aîné, né en 1953, livre quelques bribes à sa fille, Naïma, lorsque la nombreuse famille d'Ali est relogée dans une barre de Flers. Mais c'est seule que Naïma ira, beaucoup plus tard, découvrir le pays des crêtes...

### RENDRE JUSTICE AUX PIEDS-NOIRS

« A 17 ans, je pensais que les colonisateurs et les pieds-noirs étaient tous des salauds, il est normal que mon père n'ait pas eu envie de me parler. Il m'a fallu toute une vie pour comprendre que tout n'était pas aussi simple », reconnaît Jean-Marie Blas de Roblès, l'auteur de *Là où les tigres sont chez eux*, né en 1954 à Sidi Bel Abbès. C'est donc apaisé que l'écrivain s'est attaqué avec finesse à la saga des rapatriés d'Algérie. Franchise, lucidité, humour... Dans *l'épaisseur de la chair* restera l'un des grands romans de l'épopée algérienne du peuple européen.

C'est en 1882 que la branche paternelle du narrateur (frère de papier de Jean-Marie Blas de Roblès), poussée par la sécheresse andalouse,



Alice Zeniter.



Jean-Marie Blas de Roblès.



Brigitte Giraud.

s'exile à Sidi Bel Abbès. Les colons français ont besoin de bras, la famille Cortès offre les siens. Colporteur, puis tenancier de bar, le grand-père Juanico prospère vite dans la ville de l'Oranie créée par les légionnaires et baptisée « Biscuit-Ville ». Une vie tranquille à coups d'anisette, de parties de belote, de coucheries et d'antisémitisme, les juifs étant accusés d'être « les instigateurs de la crise économique ».

Pour Manuel, le fils aîné, c'est une autre affaire. En 1942, étudiant en médecine dans une Algérie devenue résistante du jour au lendemain, il rejoint l'armée comme médecin auxiliaire. Direction l'Italie et les charniers de Monte Cassino puis la percée des Vosges – relatés ici dans d'admirables pages de bruit et de fureur. Mêmes horreurs lors des massacres de Sétif, en 1945, auxquels un Manuel « aveugle » assiste sans rien ressentir. « Il n'est pas si facile de percevoir ce que l'on voit », note, un rien fataliste, le narrateur. Pour autant, le Dr Cortès, qui soigne aussi bien les fellaghas que les membres de l'OAS, sera sur la liste noire des deux parties.

« Rentrez chez vous, sales pieds-noirs ! » Boucs émissaires du forfait colonialiste ou bien rabaisés au rang de « bougnoules », les rapatriés d'Algérie affrontent la vindicte des bons Français. A 8 ans, le narrateur « vieillit » d'un seul coup. Des années plus tard, Jean-Marie Blas de Roblès conclut, placide : « Si tout un peuple a eu raison de se lever contre l'occupation française, le temps est peut-être venu d'accepter cette évidence que des hommes, transplantés par la misère dans un pays qui n'était pas le leur, l'ont fait fructifier et l'ont aimé avec la même rage que ceux qui s'y trouvaient déjà. »

### RESSUSCITER LES APPELÉS

C'est la première fois en neuf livres qu'elle écrit à la troisième personne, et pourtant il s'agit là de son roman le plus intime. Car cette histoire est bien celle des parents de Brigitte Giraud, née à Sidi Bel Abbès en 1960. Une histoire aussi banale qu'extraordinaire. Comme des milliers d'autres jeunes hommes, Antoine l'Auvergnat est appelé pour l'Algérie. Il a 23 ans, sa femme, Lila, est enceinte. Infirmier, il intègre l'hôpital militaire de Sidi Bel Abbès et se démène d'un élopé à l'autre. Ce qui est moins classique, c'est que Lila vient le rejoindre. Dans ce pays entré dans une guerre qui n'a pas encore dit son nom, là voilà, blonde et pimpante, prête à accoucher... « J'ai voulu écrire à la hauteur d'Antoine, raconte l'auteure. Il sait uniquement ce que les militaires veulent bien lui dire ("Vous êtes là pour le seul maintien de l'ordre"). Puis, petit à petit, il comprend que lui et ses camarades sont manipulés et qu'il s'agit d'un véritable conflit. » Il est là, le sel de ce roman : Brigitte Giraud réussit à se glisser dans la peau de ces jeunes Français, partagés entre leur conscience, la peur des bombes et l'excitation née de cette émancipation accélérée, loin de la France morne et endormie.

Ils ne seront jamais des héros. Après le référendum de 1962, une chape de plomb est tombée sur une société amnésique. Abandonnée, toute une génération, les nuits remplies de cauchemars, devra se réintégrer dans la France des Trente Glorieuses. Tous n'y arriveront pas. Comme Oscar, le jeune amputé de Clermont-Ferrand, « symbole du retour impossible », qui se suicidera après avoir rejoint sa famille. D'autres, ils seront 20 000, auront trouvé la mort dans ce combat perdu d'avance.

**L'ART DE PERDRE,**  
PAR ALICE ZENITER.  
FLAMMARION, 512 p., 22 €.

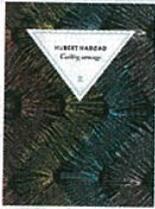
**DANS L'ÉPAISSEUR DE LA CHAIR,**  
PAR JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS.  
ZULMA, 384 p., 20 €.

**UN LOUP POUR L'HOMME,**  
PAR BRIGITTE GIRAUD.  
FLAMMARION, 256 p., 19 €.

## CASTING SAUVAGE

PAR HUBERT HADDAD.  
ZULMA, 160 P., 16,50 €.  
**18/20**

Hubert Haddad, écrivain prolifique, peintre et illustrateur né à Tunis, cultive la discrétion comme un jardin secret. Aux mondanités obligées des littérateurs, il préfère la cueillette des mots dans les soupirs des jours. Il en compose des bouquets foudroyants de beauté. Il les abandonne dans les librairies, section histoire, fantastique, actualité, poésie ou roman. Ses livres sont partout, lui vit retiré en sa closerie imaginaire, occupé à sarcler le monde. En a surgi ce *Casting sauvage*, vagabondage lumineux tout en métaphores entêtantes, grisantes jusqu'à l'excès, tendues de tragédies ordinaires. Paris s'y déploie sous les pas bancroches de Damya. Elle doit dénicher



une centaine d'efflanqués pour un film adapté de *La Douleur*, de Duras. Ses recrues joueront les revenants des camps, crâne rasé et pyjama rayé. Un étudiant filiforme, un jongleur rieur tout en branches, une anorexique euphorique et des affamés tombent dans la besace de la rabatteuse. Obsédée par sa quête, Damya fouille les envers de la Ville lumière. Ils grouillent d'exilés invisibles. Clandestins, sans-abri. Ou désespérés : depuis sa péniche, un comédien flottant sur ses houles éthyliques guette son Ophélie perdue. En fond, planent les souvenirs de Damya, la danseuse aux envols brisés par la mitraille des attentats de 2015. Les échardes de l'une font écho aux lézardes des autres. Hubert Haddad chemine à la lanterne sourde parmi ces âmes blessées mais toujours debout, ouvertes aux miracles et à la vie. L'encre ainsi jetée dans le réel, il le culbute d'images chavirantes, tour à tour graves et embuées de merveilleux. Les pieds sur terre, l'écrit façonné dans les songes, c'est en enchanteur lucide qu'il traverse Paris aux basques de ses rêveurs indociles. Et qu'il nous fait écouter les pulsations tenaces d'une cité sans cesse ressuscitée. **S. B.**



CULTURE

**LA  
LIBRAIRIE  
DE  
L'EXPRESS**

SPÉCIAL  
POCHES

LE CHOIX DE MAZARINE PINGEOT



## Par-delà toutes les frontières

**Il, elle ? Sirena ? Selena ?** Sirena Selena, adolescent à la voix enchanteresse, habillé en diva, fait danser l'écriture de ce roman portoricain. On le remercie, ainsi que les éditions Zulma, parce qu'il n'y en a pas beaucoup, des romans qui nous arrivent de l'île des Caraïbes. Et pourtant, Mayra Santos-Febres, qui en a écrit une douzaine, est bien connue en son pays. Ce premier roman vient d'un autre temps. La mythologie que les drag-queens tissent, à brasser les histoires plus vite que les passes, est universelle. Elle a beau prendre des accents caribéens, elle va chercher dans les bas-fonds, dans les tréfonds de nos corps, à cet endroit que les sociétés laissent à la marge : la poésie en guise d'identité. Le récit et le chant, qui disent une mémoire effacée des manuels scolaires.

Avec Sirena, avec Léocadio, on voyage des dancings underground des travestis portoricains à une enfance misérable, où l'abandon est presque un acte d'amour, où les enfants, très vite, se prostituent, et adoptent de nouvelles familles, des gens cabossés, exubérants, des gens qui se racontent et cousent des paillettes sur des habits de lumière, pour briller dans une nuit qui a souvent raison d'eux. Mais Léocadio a une voix qui lui dessine une voie, les frontières sont parfois ténues de la misère à la grande vie, parce que, à la lisière de ces mondes, les fantômes jouent leur partition et qu'ils n'ont que faire des limites et des identités. Accomplir son genre, mais accomplir sa vie, deux ambitions pour des êtres sortis du ruisseau, qui nous interpellent de leur gouaille. On entend leur chant, de loin, qui monte et submerge la mémoire des définitions.

### **SIRENA SELENA**

PAR MAYRA SANTOS-FEBRES. TRAD. DE L'ESPAGNOL PAR FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO. ZULMA, 336 p., 20,50 €.



L'ÉPOQUE

## Nos prix littéraires

En cette saison de lauriers livresques, décernons les nôtres ! Palmarès très personnel des romans de cette rentrée, souvent ignorés des sélections officielles.



**PRIX DE L'INTELLIGENCE**  
*Réveiller les lions*,  
d'Ayelet Gundar-Goshen.

Ethan Green, 41 ans, neurochirurgien « aux doigts de pianiste », vit mal sa mutation dans une ville de province sinistre en Israël. Une nuit, au volant de son 4 x 4, il renverse et tue accidentellement un migrant érythréen. La femme de ce dernier a tout vu, menace de dénoncer le médecin s'il ne soigne pas d'autres migrants, clandestinement. Contraint de mener une double vie, et de mentir à son épouse, flic, Ethan est pris dans un engrenage intenable. Après *Une nuit, Markovitch*, sublime, la romancière israélienne transforme l'essai haut la main (la plume) avec ce deuxième roman aux accents de thriller. Un livre d'une acuité et d'une éloquence bluffantes.



*Réveiller les lions*,  
d'Ayelet Gundar-Goshen, trad. de  
l'hébreu par Laurence  
Sendrowicz. Presses  
de la Cité, 414 p., 22,50 €.



**PRIX DE L'ÉMOTION**  
*L'Enfant-mouche*,  
par Philippe Pollet-Villard.

Difficile de rester insensible à l'histoire de Marie, orpheline de 12 ans, qui se retrouve livrée à elle-même, pendant l'Occupation, dans l'Est de la France. Réfugiée dans une bourgade non loin de Reims, avec une soi-disant « tante », vieille femme malade de la syphilis, la gamine affronte seule leur « misère noire », mue par un extraordinaire instinct de survie. Quitte à se faire embaucher à la plonge dans une caserne de soldats allemands, qui la baptisent « die kleine Fliege », la petite mouche. « Rien n'est gratuit », a-t-elle bien compris... On n'est pas près d'oublier un tel roman d'apprentissage, dur, drôle parfois (une gageure), fin, fort, captivant.



*L'Enfant-mouche*,  
par Philippe  
Pollet-Villard.  
Flammarion,  
432 p., 21 €.



**PRIX DE LA RÉPARATION**  
*Ör*, par Audur  
Ava Ólafsdóttir.

Révélee par *Rosa Candida*, premier roman paru à l'étranger, devenu un best-seller, la star des lettres islandaises donne toute la mesure de son talent dans cette cinquième fiction bouleversante. Elle y raconte avec une infinie délicatesse, de l'humour aussi, les attermoissements d'un homme décidé d'en finir avec la vie mais rattrapé par celle-ci, à son corps défendant. Ou comment Jónas, 49 ans, solitaire, en rupture de ban conjugal, sentimental, décide de s'envoler à destination d'un pays « dangereux » dans l'espoir d'y laisser sa peau. Trop de cicatrices (« ör » en islandais)... C'est sans compter sa boîte à outils et son aptitude à tout réparer.



*Ör*, par Audur  
Ava Ólafsdóttir,  
trad. de l'islandais  
par Catherine  
Eyjólfsson. Zulma,  
240 p., 19 €.



**PRIX DE L'EXOTISME**  
*Sucre noir*,  
par Miguel Bonnefoy.

Dans un village des Caraïbes, à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la légende d'un trésor caché attire les aventuriers de tout poil. Dont l'ambitieux Severo Bracamonte, prompt à s'éprendre de Serena Otero, héritière d'une plantation de canne à sucre qui produira le meilleur rhum de la région. Mais cette belle jeune femme, au « cœur écaillé d'ennui », rêve d'autres horizons... L'auteur franco-vénézuélien du *Voyage d'Octavio*, très remarqué, signe un deuxième roman aussi fort en saveurs et en sensations que ce « sucre noir » qui fait tourner les têtes. Une saga familiale et féministe, épique et philosophique, sous les auspices de Stevenson et de García Márquez.



*Sucre noir*,  
par Miguel  
Bonnefoy. Rivages,  
208 p., 19,50 €.